



REGARDS CROISÉS SUR LE CONCEPT DE CAUSALITÉ

Olhares cruzados sobre o conceito de causalidade

Rudy Kohwer

UESB

Edvania Gomes da Silva

UESB

Résumé: La description et l'explication du point de vue théorique et pratique, au sujet des liens causaux entre les deux principes de la causalité, ont, selon cet objectif, développé deux nécessités. Respectivement, le subjectivisme du scepticisme philosophique de Hume (1739), né de l'habitude d'après l'associationnisme anglais, et, l'objectivisme ou la liberté de la volonté née de l'idéalisme transcendantal de Kant (1888); comme objection sur les conceptions matérialistes du premier philosophe susmentionné. Entre des conditions déterminées empiriquement selon les lois de la nature et rationnellement selon la loi morale sur laquelle spéculait la raison pure pratique, l'objet de cette recherche concernait, en conséquence, le déterminisme subjectif et réaliste. Dans cet horizon, est-ce que la généalogie relative à la causalité tend plus favorablement à considérer l'expérience, ou à considérer la raison? En définitive, le développement de la problématique concernait la dynamique comme fonction de la conscience et placée dans le cadre théorique de Bergson (1965), quant à la perception externe, et de Brentano (2008), quant à la perception interne.

Mots-clés: Idéalisme kantien; Matérialisme humien; Relation de causalité.

Resumo: Neste trabalho, partimos da descrição e da explicação, do ponto de vista teórico e prático, dos vínculos entre ambos os princípios da causalidade, o que nos permitiu relacionar dois lugares teóricos que são: o subjetivismo do ceticismo filosófico de Hume (1739), nascido da relação com o associacionismo inglês; e o objetivismo ou a liberdade da vontade, nascido do idealismo transcendantal de Kant (1888), como objeção às concepções materialistas do primeiro filósofo acima mencionado. Entre condições determinadas empiricamente, de acordo com as leis da natureza, e racionalmente, segundo a lei moral, que especula a razão como pura prática, o objeto desta pesquisa diz respeito, portanto, ao determinismo subjetivo e realista. Para tanto, perguntamos se a genealogia relativa à causalidade tende em considerar mais favoravelmente a experiência ou a razão? Nessa perspectiva, o desenvolvimento da problemática deste trabalho diz respeito à dinâmica, considerada uma função da consciência e colocada no cerne teórico de Bergson (1965), no que se refere à percepção externa, e de Brentano (2008), no que diz respeito à percepção interna.

Palavras-chave: Idealismo kantiano; Materialismo humeano; Relação de causalidade.

1. Introduction à la problématique de la relation de causalité

La psychologie transcendantale divulgue sa méthode, et, par-là, suscite l'apport des théories de la psychologie rationnelle, en somme, apport qui place cette métaphysique positive au confluent des phénomènes empiriques dont la description fit l'objet d'une connaissance scientifique concrète, d'avec les phénomènes de l'observation interne dont l'explication des principes, comme données premières, est le fondement abstrait de toute science. Bunge (1903) défendit cette branche de la psychologie scientifique pour, en somme, l'accorder avec la « doctrine générale sur l'homme et le monde, une sensation

d'ensemble basée sur les derniers progrès des sciences physico-naturelles et exposée inductivement en une accumulation de faits et de lois vérifiés, tels qu'ils se présentent dans le déterminisme de la réalité». ¹ Le déterminisme de la réalité fit, en conséquence de cet accord, notre objet d'étude, et, pour autant, intervenir les postulats théorico-méthodologiques découlant de l'état de la science relatif à la période des auteurs considérés dans cette étude sur deux principes, à savoir la conscience et la volonté. En outre, le concept de *liberté* créa l'unité *conscience-volonté* donnée par Bunge, et dont l'analyse fut soutenue par Bergson (1965), Kant (1888) et Brentano (2008). Dans ses grandes lignes, l'étude a abouti à une considération pour la loi universelle de la raison pure pratique.

Comme principe kantien déterminant de la volonté, la direction vers cette considération finale permit de spéculer sur la théorie bergsonienne de la reconnaissance et de la perception pure, et sur la théorie brentanienne de la perception interne, spéculations qui, en définitive et organisant le contenu de cet article, ont amené à mieux cerner la forme objective et rationnelle de ladite loi kantienne. Comme on l'a remarqué, ce principe répond à un processus inductif, et cela même pour venir de ce qu'il montre, à savoir, non seulement une psychogénèse révélant les phénomènes de l'expérience transcendants aux catégories de phénomènes empiriquement déterminés par le monde sensible, mais également, et pour être reliés entre eux par les mécanismes sensori-moteurs, les phénomènes du monde intérieur. Cependant et pour défendre ce principe, nous avons objecté sur les choses de fait, c'est-à-dire sur l'habitude révélée par Hume, ou lorsque toutes les notions sur

les choses auxquelles nous avons été accoutumés dès notre enfance prennent si profondément racine qu'il nous est impossible [...] de les éradiquer; et cette habitude [...] s'approche, par son influence, de celle qui naît de l'union constante et inséparable des causes et des effets.² (HUME, 1739)

Somme toute, formulée d'une façon aussi objective, cette doctrine, comme méthode et dont le postulat signifie la raison à la confluence des phénomènes de la sensibilité d'avec les phénomènes de la rationalité, a formé notre objectif dans le cerne de la psychologie scientifique. À vouloir mettre empirisme et matérialisme d'un côté, et rationalisme et intellectualisme de l'autre, le déterminisme de la réalité objective vient alors entre ces systèmes philosophiques et forme le cerne de cette étude. Si l'analyse chercha à montrer de quelle manière la raison s'occupe « des principes déterminants de la volonté, qui est un pouvoir ou de produire des objets correspondants aux représentations, ou de se déterminer soi-même à réaliser ces objets [...], c'est-à-dire de déterminer sa causalité »³ selon Kant (1888), alors, c'est sur ces deux pouvoirs et cette détermination, c'est-à-dire sur la volonté que, respectivement, nous avons fixé notre étude et nos considérations finales, et cela au détriment de la relation humienne de la causalité par nécessité subjective et née de l'associationnisme. Donc, si l'associationnisme humien et de Stuart Mill (1869) sont insuffisants pour cette méthode, nous avons d'abord arboré les motifs, et, ensuite, fait le parallélisme avec l'autre concept de la causalité, c'est-à-dire celui que le point de vue pratique kantien dégage contre le point de vue théorique humien. En continuant par la critique kantienne à propos de la relation de causalité par nécessité, critique aussi justifiée dans le sens où toutes les autres relations dépendent de celle-ci, le cadre paradigmatique général de cette étude concerna alors l'empirisme et le rationalisme.

¹ BUNGE, Carlos Octavio. *Principes de psychologie individuelle et sociale*. Trad. Auguste Dietrich. Paris : Librairie Félix Alcan, 1903, p. 18.

² HUME, David. *Traité de la nature humaine, Livre I: De l'entendement*. Trad. Philippe Folliot. London : John Noon, 1739, p. 122.

³ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 21.

2. Regard théorique sur la formation du concept de causalité

Si Hume (1739) avait attribué un motif autre qu'une nécessité naturelle pour le rapport des causes avec leurs effets, dont l'habitude permet immédiatement d'évoquer et de déterminer les causes entre les phénomènes dans les perceptions internes, cette condition nécessaire et empirique aurait vraisemblablement moins été sujet aux objections des critiques sur l'associationnisme et intéressés par la relation de causalité, vu que, de toutes les autres relations philosophiques et physiques, entre autres concepts, l'identité, l'espace et le temps, le degré de qualité et de quantité, la relation suprême est bien celle de la causalité puisque les autres en dépendent. Nous venons de décrire la loi de la statique de l'esprit. Et son explication défend simplement qu'elle concerne l'existence des images-souvenirs par la répétition de ceux-ci, répétition se faisant au moyen d'expériences internes répétées et concernées lors des événements psychiques de la conscience. Et quant à l'habitude, si elle trouve ici son compte, lorsqu'une cause et son effet dirigent les actions de manière à répondre ou satisfaire à des nécessités relatives aux besoins, toutes tendances confondues, nous avons expliqué sa description précitée en apportant le point de vue psycho-physiologique de Sollier (1907), à savoir, le système nerveux subit « des modifications dans son fonctionnement sous l'influence des excitations qui l'atteignent, de leur répétition. Il persiste dans ses modifications, comme le prouve le phénomène de la mémoire. Il acquiert une plus grande vitesse dans ses réactions à mesure qu'elles se répètent ».⁴

Cela étant dit, une fois les excitations répétées, et par-là le système nerveux modifié, quand bien même la mémoire justifie la formation de l'habitude, elle permet surtout d'entretenir la reconnaissance des phénomènes associés par la relation de causalité, mais également de rendre leur perception, dans le présent, toujours immédiates, dans le sens de spontanées et par les mécanismes sensori-moteurs devenus automatiques grâce aux répétitions. À proprement parler, par ce double raisonnement descriptif et explicatif, nous ne faisons que renforcer le traitement des associations dites *acquises* sous le coup des expériences dans lesquelles les phénomènes ont été originellement sentis et vécus. Notons aussi que nous avons relevé une infime différence, car finalement, celle-ci produit toute la différence dans la mesure où la question du particulier et de l'universel vont prochainement faire débat. Bien qu'on puisse ici porter la croyance en ces couples de phénomènes d'après lesquels il ne peut en être autrement que le mouvement du phénomène de l'effet soit la conséquence nécessaire de celui du phénomène de la cause, nous ne suggérons point cette croyance en des mouvements dits *coordonnés*. Cette objection parce que nous nous apprêtons à spéculer sur les considérations du point de vue dynamique exposé par Sollier (1907), bien qu'en deçà soit mentionné le point de vue psychologique que nous croyons trompeur, lequel, de prime abord, concernerait les relations de causalité par nécessité, ou soit « la nécessité causale d'enchaînement des termes associés, et, au point de vue dynamique, la création d'un état cérébral particulier un et continu ».⁵

En fin de compte, ce débat et l'objection contre cette croyance parce que, rien ne contredit que l'habitude, comme conséquence des actions, est le propre de chacun, alors que des mouvements coordonnés ou les associations dites *constitutionnelles* concernent uniquement le propre du commun. Nous ne sommes donc pas libérés de la relation de causalité par nécessité, celle que le point de vue théorique défend. Par conséquent, est-ce que l'expérience ou les ensembles empiriquement déterminés et conditionnés ont un rapport avec les ensembles inconditionnés par la liberté de la volonté et déterminés par la morale? Ce dernier point de vue fonda la raison pratique chez Kant (1788) et concerne l'être raisonnable qui a conscience de son existence comme pouvant « être déterminée

⁴ SOLLIER, Paul. *Essai critique et théorique sur l'association en psychologie*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1907, p. 132.

⁵ SOLLIER, Paul. *Essai critique et théorique sur l'association en psychologie*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1907, p. 143.

dans un ordre intelligible des choses, non, à vrai dire, par une intuition particulière d'elle-même, mais en vertu de certaines lois dynamiques qui peuvent en déterminer la causalité dans le monde sensible».⁶ Ce sont donc par ces lois dynamiques, que nous avons rapportées au point de vue dynamique susmentionné, qu'apparu une brèche. Et pourquoi, en conséquence de cette vertu, ne pas admettre alors que le particulier est à l'honneur dans la réalisation des actions ? Simplement parce que l'application du concept de causalité par nécessité a maintenant un but pratique et non théorique ou exclusivement soumis aux lois de la nature basées sur des conditions empiriques et comme le veut la conception humienne de la causalité. Quant à l'analyse, sa méthode concerne le point de vue synthétique constatant les parties par le tout. Et l'inverse constate les parties indépendamment les unes des autres, donc la séparabilité des éléments, ce que, en somme, justifie le point de vue analytique déterminant ainsi le tout par les parties.

Mais par ce dernier constat, l'examen de la synthèse des sensations, dans les conditions intrinsèques de la conscience, ne peut fournir de validité scientifique. Or, la loi de la dynamique de l'esprit remet à la synthèse, à savoir et selon Bunge (1903) du point de vue psycho-physiologique, nos sens appréhendent « les phénomènes extérieurs et les transmettent aux centres cérébraux, de la sensation à la perception, de la perception à l'idée, et de l'idée prise de l'extérieur à d'autres sensations, perceptions et idées intérieures ».⁷ De ce qui précède, nous n'avons retenu que le point de vue de la psychologie afin d'apporter notre cadre théorique, alors à propos de la synthèse, sur le mouvement dynamique, des sensations prises de l'extérieur d'avec les sensations prises de l'intérieur. En admettant le rapport de la conscience avec le temps et l'espace, le phénomène extrinsèque et le phénomène intrinsèque se présentent tous les deux à la fois dans les perceptions, quand bien même le premier est antérieur au second lors de l'acte de représenter. Mais l'un a besoin spontanément de l'autre pour former un état cérébral, ou si nous préférons, l'objet d'un phénomène et la représentation du phénomène ne doivent faire qu'une unité de la conscience ; en les termes Brentaniens. C'est là ce qui concerne le phénomène de la conscience sous l'angle de la théorie de la perception interne, et Brentano (2008) l'admet, « nous avons, de façon abstraite, décomposé en deux représentations en le considérant dans son rapport à deux objets différents, dont l'un est un phénomène physique et l'autre un phénomène psychique »,⁸ autrement dit et respectivement, un phénomène des perceptions externes quand fixées sur un objet effectif et un phénomène des perceptions internes lorsque fixées sur la virtualité de cet objet.

Cela nous rappelle le lien qu'entretien, respectivement, la perception dite *pure* d'avec la perception dite *consciente* ; en les termes bergsoniens. L'action réelle de nos sens porte sur certaines qualités d'objets effectifs intéressées par la perception pure à l'instant du présent. Dans le même temps, les sensations ainsi provoquées intéressent la perception consciente par le biais de l'excitation, à savoir, l'action devenue virtuelle et traduite en mouvements cérébraux permet le contact avec ces autres sensations, c'est-à-dire cette connaissance acquise sur les expériences du passé. Alors la théorie de la reconnaissance tombe sous le renfort de l'utilité des groupes de possibilités permanentes de sensations révélés par un autre associationniste, ou soit Stuart Mill (1869) qui les propose comme utiles pour les références de la perception, ainsi, pour la garantie de reconnaître plus précisément l'objet. Ainsi évoqué par l'action virtuelle, le passé, chargé des sensations d'images-souvenirs, est ramené vers le présent par ces mouvements cérébraux et par lesquels a lieu l'effet de synthèse. Le produit de cette synthèse correspond à une sélection d'images-souvenirs, et par-là en une combinaison, des seules sensations ou images-souvenirs nécessaires à la perception qui reconstitue alors l'objet perçu dans le présent.

⁶ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 34.

⁷ BUNGE, Carlos Octavio. *Principes de psychologie individuelle et sociale*. Trad. Auguste Dietrich. Paris : Librairie Félix Alcan, 1903, p. 76.

⁸ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 139.

Ainsi donc la description de la théorie bergsonienne de la perception pure, qui plus est la première thèse de Bergson (1965), laquelle montre que cette sélection est tout autant la genèse des mouvements cérébraux que celle des états cérébraux, ces derniers concernant la dynamique du mouvement dans la perception: «si l'état cérébral n'engendrait aucunement notre perception de l'objet présent mais la continuait simplement, il pourra encore prolonger et encore faire aboutir le souvenir que nous en évoquons, mais non pas le faire naître».⁹

Les mouvements cérébraux rappellent et ramènent alors ces autres sensations au-devant de la perception pure dans le présent, après que l'expérience les ait fait naître et placer dans les groupes de possibilités permanentes. Par-là, on comprend aussi bien la dynamique de l'état cérébral, de par ses mouvements du passé vers le présent, que le fait d'être un, c'est-à-dire singulier, comme susmentionné par les dires de Sollier (1907), et cela de par l'ensemble des expériences vécues et senties durant l'écoulement passé de l'existence d'un être. Bien qu'on puisse dire que ces sensations sur les qualités des objets dans les expériences déjà déroulées ont fourni le matériau de notre connaissance, en somme, lorsque les qualités ont été perçues pour la première fois, on a surtout remarqué leur rôle dans la reconnaissance, mais également le rôle de la mémoire. Enfin, on peut noter qu'il s'agit d'une différence de degré entre le mouvement cérébral et son état, avec certitude; mais, de prime abord, d'une différence de nature entre la perception pure et le souvenir, car, en définitive, la deuxième double thèse de Bergson (1965) le révèle: «Et comme, d'autre part, notre perception de l'objet présent était quelque chose de cet objet lui-même, notre représentation de l'objet absent sera un phénomène de tout autre ordre que la perception, puisqu'il n'y a entre la présence et l'absence aucun degré, aucun milieu».¹⁰

Toutefois, il semble que l'action de la synthèse, laquelle définit l'action virtuelle par les mouvements cérébraux, justifie mal cette seconde thèse de l'auteur, ou rapproche les deux phénomènes, c'est-à-dire la perception pure et la perception consciente. L'évidence en est simplement la présence de l'expérience, pour l'acte préalable de connaître, simultanément avec la présence de la représentation, pour l'acte postérieur de reconnaître. Dès lors, est-ce que la différence de nature devient une différence de degré en intensité sous l'effet de la synthèse? Pour répondre, voyons le cas du rapport d'égalité, ou si l'on veut, de la relation fonctionnelle entre l'état cérébral et les mouvements cérébraux qui le composent, et cela en suivant l'hypothèse de Brentano (2008), à savoir si «l'on n'admet pas la conscience inconsciente, il n'est qu'une seule hypothèse qui permette d'échapper à la théorie d'une complication infinie».¹¹ Pour autant, apportons qu'un état cérébral se compose d'une série de sensations, et ce d'après la série d'expériences qui ont coulé dans la durée de la perception. Et la reconnaissance de l'objet de la représentation termine cette durée, ou soit l'ensemble des mouvements cérébraux. Par-là et la considération pour la théorie bergsonienne de la mémoire, supposons que les sensations postérieures aux sensations qui les précèdent soient, dans le rapport avec la dynamique du mouvement, chaque fois moins abstraites ou plus pertinentes pour leur correspondance avec les qualités de l'objet perçues à l'instant du présent, se faisant ainsi la reconnaissance de l'objet. Si donc l'hypothèse suivante: chaque mouvement du mouvement total, lorsque sa dynamique est considérée, est d'un degré d'intensité différent et plus élevé par rapport à son antécédant. À la suite de nos considérations dont l'objectif fut de soutenir la thèse brentanienne de la perception immédiate dans son rapport avec la thèse bergsonienne de la perception pure, et ce afin de descendre à un niveau plus profond de l'explication, nous remontons maintenant à la surface en centrant l'étude sur le rapport

⁹ BERGSON, Henri. *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit* 7. ed. Paris : Presses Universitaires de France, 1965, p. 139.

¹⁰ BERGSON, Henri. *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit* 7. ed. Paris : Presses Universitaires de France, 1965, p. 139.

¹¹ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 134.

d'égalité que soutient cette première thèse et à propos de la dernière sensation avant la reconnaissance de l'objet, en somme, au sujet d'une différence d'intensité plus que de nature.

Par conséquent, nous plaçons maintenant notre point de vue au bout de la série de mouvements, et cela d'après Brentano (2008) afin de vérifier que, quand « l'intensité d'une représentation consciente croît ou décroît, l'intensité de la représentation corrélative croît ou décroît dans la même mesure, et les deux phénomènes conservent la même intensité ».¹² Tout bien considérée et pour définir le rapport d'égalité, un exemple succinct va montrer cette conservation, et, par-là même, qu'il faut tendre en un événement de la conscience comme étant une unité enveloppant divers phénomènes de même nature. En définitive, si une série de nuances dont chacune et selon nos considérations précédentes diffère en intensité et dont l'ensemble est le produit de la connaissance acquise sous le coup des expériences concernées, ensemble qui, en somme, est la représentation de la représentation du phénomène comme premier terme avant « que la série se termine avec le second terme »¹³ d'après Brentano et étant la représentation du phénomène, alors cette dernière correspond à la reconnaissance de l'objet du phénomène, et ce lorsque l'objet effectif du phénomène est absent, mais que par le premier terme, c'est-à-dire la représentation de la représentation du phénomène, les deux intensités sont égales puisque ces deux termes entretiennent une relation d'identité, et ce pour être les deux maillons terminaux de la série, mais surtout par le fait de l'objectivité et de la pertinence ci-dessus indiquées. Et nous pouvons admettre, en conséquence de l'ensemble, qu'il s'agit d'une unité de la conscience, en plus de remarquer un premier pouvoir de la conscience.

3. Regard pratique sur la formation du concept de *causalité*

Pour que l'on puisse obtenir un motif de ce pouvoir décrit par l'effet de synthèse qui se produit dans le *substratum* de la conscience, apportons l'explication des principes créant les liens de causalité, dans la conscience soumise à l'ordre de la raison, en considérant qu'ils n'ont plus de conditions à proprement parler. À l'inverse de la nécessité subjective de liens causaux tirés d'ensembles disposés selon des conditions déterminées empiriquement, c'est-à-dire des lois de la nature, ces principes concernent maintenant une nécessité objective de liens causaux tirés d'ensembles, non plus disposés selon le monde sensible, mais selon la liberté de la volonté à l'action. En conséquence de cette inconditionnalité, il y a un choix plus élargi, mais surtout plus précis dans le travail de la sélection, et ce grâce à la volonté qui, fixant la perception consciente sur les seules expériences nécessaires, reconstitue l'objet selon la tendance au désir concerné et sous le coup initial d'un sentiment de plaisir, ou de déplaisir. Comme on l'a remarqué, la mémoire joue un rôle dans la synthèse réalisés relativement à la fonctionnalité des mouvements cérébraux, qui, par leur dynamique, composent une unité de la conscience, ou soit un état cérébral. D'ailleurs, Sollier (1907) le mentionne, la synthèse, mêlée à l'acte volontaire, serait moins un fait d'association qu'un fait « d'évocation mnésique »¹⁴ des images-souvenirs. C'est donc le principe de la volonté qui intervient, alors la méthode de Kant (1888) : « Les principes de la causalité inconditionnée empiriquement, doivent donc être le point de départ, après lequel on pourra essayer d'établir nos concepts du principe de détermination d'une telle volonté, de leur application aux objets et enfin au sujet et à sa sensibilité ».¹⁵

La synthèse s'est justifiée comme étant un pouvoir de la conscience, donc une fonction de celle-ci agissant en mouvements cérébraux fonctionnellement reliés. Alors que

¹² BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 148.

¹³ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 142.

¹⁴ SOLLIER, Paul. *Essai critique et théorique sur l'association en psychologie*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1907, p. 136.

¹⁵ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, pp. 23-24.

cela prouve le conditionnement de la conscience, néanmoins, nous nous délinions du concept de *causalité par nécessité* que soutint Hume (1739); en l'espèce de l'associationnisme. La signification du terme *conscience* part maintenant du postulat selon lequel l'être a conscience de l'existence d'un objet, en somme, avant que ce postulat ne corresponde ensuite à la définition de Bunge (1903) sur ce terme, c'est-à-dire sur ce que la conscience est en ce qu'est le *moi*, l'*existence*, en deçà et respectivement, de « la volonté, [...] la liberté [...] ». Par conséquent, la conscience et la volonté sont deux conditions intimes, inséparables, c'est-à-dire un seul phénomène psychique : la conscience-volonté ». ¹⁶ Mais la conscience du moi se rapporte à la conscience de nous-même chez l'auteur et moins au concept kantien de *noumène*, c'est-à-dire d'une conscience supra-sensible. Cependant et avant que, selon Kant (1888), la « raison, dans une loi pratique, détermine la volonté immédiatement et non par l'intermédiaire d'un sentiment de plaisir ou de déplaisir venant s'interposer entre les deux », ¹⁷ il y a initialement concordance chez Kant qui développe la faculté inférieure de désirer avant d'aborder la forme d'une législation universelle, comme loi universelle pratique et faculté supérieure déliée du sentiment de quelque chose. Du premier côté des choses. Selon notre hypothèse, c'est-à-dire la dynamique du mouvement représentant la condition d'après laquelle l'intensité du mouvement postérieur, ou de la sensation, varie, étant plus élevée par rapport à celle de son antécédent, donc, qu'il n'y a qu'une différence de degré et non de nature entre la perception pure et la perception consciente, la raison pratique ne justifie pas pour l'instant la dynamique du mouvement ni même l'intensité de celui-ci.

Mais lorsque la dynamique du mouvement est plutôt attribuée à la réalisation d'une satisfaction, et cela par l'intensité d'un sentiment de plaisir qui va croître vers un acte de la volonté, lequel et par une action se terminera par la réalisation de l'objet désiré, en fin de compte, si l'origine de la sélection, donc, de l'état cérébral, advient alors de la matière, ou soit des sensations sur l'objet du plaisir et du désir, ce sont, pour Kant (1888), ces principes matériels « qui posent le principe déterminant du libre choix (*Willkühr*) dans le plaisir ou la peine qu'on peut éprouver de la réalité de quelque objet ». ¹⁸ Dans ce sens, ces sensations prendraient naissance selon des phénomènes suprêmes, c'est-à-dire l'amour ou la haine subordonnant les phénomènes psychiques du sentiment et de la volonté. On dit toujours, en dehors de Hamilton mentionné par Stuart Mill (1869) qui le conteste en tant qu'associationniste, qu'un sentiment a un objet, comme par exemple l'objet du plaisir, et que la perception consciente se dirige vers celui-ci dans l'acte volontaire de représenter. On dit également très souvent que, de la volonté de continuer un sentiment de plaisir qui croît en intensité et concomitamment au mouvement total, débute l'acte d'agir, et ce à des fins de satisfaction qui se rapportent à l'objet du plaisir, par exemple, en le réalisant par l'expérience des sens externes ou des sens internes. Cela étant dit, on comprend très bien le processus d'induction, lequel nous mena alors à admettre, de manière indubitable, le passage des particularités, qu'est la matière empirique caractérisée par les sensations, aux généralités animées par le plaisir à satisfaire un objet. Et nous venons de voir que c'est au moyen du rapport de la conscience-volonté à l'action que l'induction se fait.

Donc, si les phénomènes du sentiment et ceux de la volonté semblent encore liés dans le mouvement cérébral, afin de satisfaire à un objet du plaisir, ou son contraire, la réalisation de cette satisfaction rend cependant vaine le sentiment. Pourtant, force est de constater la nécessité d'apporter les conclusions de Brentano (2008) au sujet de la subsumption de ces phénomènes à la même classe et de sa conception de l'expression

¹⁶ BUNGE, Carlos Octavio. *Principes de psychologie individuelle et sociale*. Trad. Auguste Dietrich. Paris : Librairie Félix Alcan, 1903, pp. 88-89.

¹⁷ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 39.

¹⁸ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 33.

« direction vers un objet ».¹⁹ Dans son débat, on remarque que l'auteur conceptualise le sentiment de manière à ce que la relation de celui-ci à un objet puisse être également et universellement liée aux objets du désir, c'est-à-dire de la volonté, outre qu'il le soit, par sa nature, à propos du plaisir ou du déplaisir. Donc, dans les phénomènes d'amour et de haine, en tant que principes suprêmes subordonnant alors ces phénomènes psychiques, il semble que l'on puisse confirmer l'intégrité des phénomènes du sentiment dans la classe des phénomènes de la volonté. Somme toute, la conception de cette même appartenance advint de la liberté qui ne peut accepter la séparation, en des classes distinctes, des phénomènes du sentiment et des phénomènes de la volonté, donc et surtout qui accepte la sentiment en son cerne, lorsque selon Brentano, « si la liberté existe dans le domaine de l'amour et de la haine, elle ne s'étend pas seulement à des actes volontaires, mais encore à certaines manifestations affectives »,²⁰ ce qui veut dire que, on ne peut encore supposer la liberté de la volonté, ou soit en les termes de Kant (1888), la nature supra-sensible, à savoir, « une *nature sous l'autonomie de la raison pure pratique* ». ²¹ On suppose bien sûr que la liberté de la volonté attribue l'intimité au rapport conscience-volonté, et donc au rapport phénomènes du sentiment et phénomènes de la volonté.

Mais comme l'action, laquelle déclenche l'acte de la volonté, c'est-à-dire la volition, repose ou est l'effet d'une cause, ou soit du sentiment, on remarque très bien que les actes volontaires ne méritent pas d'être dit *libres*. Et lorsqu'il en va de même pour le sentiment, c'est qu'il a comme précepte pratique une condition matérielle, autrement dit, des principes théoriques ou cette connaissance du domaine de l'empirisme que la raison pure pratique écarte de ses considérations, ou qui, pour elle, ne fait office que d'objet ou de sujet comme point d'application de sa méthode. En outre, si la loi morale de la raison pratique se doit d'être universelle, il nous a semblé, de prime abord, et lorsque notre intuition nous dit qu'elle est au confluent des phénomènes du sentiment d'avec ceux de la volonté, qu'elle ne pouvait concerner que ces derniers, et cela si

la loi qui commande de favoriser le bonheur d'autrui, ne résulte pas de la supposition que c'est pour chacun un objet du libre choix (*Willkühr*), mais simplement de ce que la forme de l'universalité, dont la raison a besoin comme condition, pour donner à une maxime de l'amour de soi la valeur objective d'une loi, devient le principe déterminant de la volonté.²² (KANT, 1888)

Du deuxième côté des choses, c'est-à-dire sous le coup de la raison pratique. Il y aurait cet autre moyen, à savoir par la raison et la volonté pure la loi morale devient un impératif comme condition universelle des relations de causalité. Cela revient à dire que, par l'intermédiaire du mouvement où le désir de satisfaction du sentiment de plaisir pousse à l'action, c'est l'entendement et la volonté, comme étant deux facultés de l'esprit pour opérer et généraliser, qui sont les causes des liens causaux. Et c'est ce que Kant (1888) appelle la forme de l'universalité : « C'est de cette limitation, et non de l'addition d'un mobile (*Triebfeder*) extérieur, que pourrait naître seulement alors le concept de l'*obligation* d'étendre la maxime de l'amour de soi à la félicité d'autrui ». ²³ Ainsi donc un deuxième pouvoir de la conscience et qui prend forme par la représentation de règles déterminant la causalité, donc et d'après l'auteur, par la réalisation d'actions d'après des lois pratiques. Mais alors que les expressions qui se classent sous l'amour peuvent être considérées tant des sentiments que des volontés pour Brentano (2008), serait-ce ici

¹⁹ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 101.

²⁰ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 269.

²¹ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 72.

²² KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 58.

²³ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 58.

l'autonomie de l'action et donc la possibilité de remettre le bonheur à autrui, quand en définitive, « tous ces actes ne coexistent pas simplement avec un acte d'amour, mais sont eux-mêmes des actes d'amour ». ²⁴ S'ils sont eux-mêmes des actes d'amour, on repère facilement l'universalité du caractère des sentiments ou des ressentiments à propos des objets en tant que bons ou en tant que mauvais. Somme toute, le report de l'objet à la présence de valeurs, ou à l'absence de celles-ci, nous fit considérer la loi morale de Kant, et ce dans son rapport avec la généalogie de la morale rapportée à Nietzsche (1900). Partant, pris dans son origine, le concept *bon* remet à la conscience des êtres supérieurs en tant que nobles ; en les termes nietzschéens. Il semble donc que ce concept ne remette aucunement à l'habitude en tant que nécessité subjective ; en les termes humiens. Si l'habitude conceptualise des actions bonnes en soi pour tous, d'où des actions dites *non-égoïstes* en les termes nietzschéens, mais des actions surtout rapportées aux associationnistes pour l'auteur, à l'inverse et d'après les recherches de Nietzsche sur l'étymologie du terme *bon*, d'où prendra forme sa méthode, le sens des significations de ce mot laisse entrevoir la considération pour des actions dites *égoïstes* advenant

d'une même transformation d'idées, – que partout l'idée de 'distinction', de 'noblesse', au sens du rang social, est l'idée mère d'où naît et se développe nécessairement l'idée de 'bon' au sens 'distingué quant à l'âme', et celle de 'noble' au sens de 'ayant une âme d'essence supérieure'. ²⁵ (NIETZSCHE, 1900)

Avant d'opérer la transition selon laquelle nous sommes passés du monde sensible vers une causalité de l'entendement, lorsque a) l'existence de la conscience immédiate d'une loi morale appliquée par la volonté, et, b) la liberté d'une volonté appliquée par le moi agissant indépendamment de la causalité par nécessité subjective, définissent le concept de la raison, nous n'avons tenu compte, dans nos considérations précédentes, que de la matière ou des conditions empiriques. En fin de compte, en reprenant Kant (1888), seule fut considérée la représentation de l'existence de l'objet qui, par le biais du plaisir et en tant qu'il doit être « un principe déterminant du désir de cette chose, se fonde sur la *capacité de sentir (Empfänglichkeit)* du sujet, puisqu'il *dépend* de l'existence (*Dasein*) d'un objet ; partant, il appartient au sens et non à l'entendement ». ²⁶ C'est en somme ce que lui reproche Brentano (2008) quand « dans le sentiment, nous ne nous intéressons qu'à la représentation de l'objet, tandis que, dans le désir, nous nous intéressons à l'existence d'un objet », ²⁷ et ce même si Kant qualifie le sentiment et le désir de *satisfaction*, puisque, quoi qu'il en soit, seule la satisfaction serait pratique pour le désir et donc inintéressante pour le sentiment.

4. Conclusion

Nous avons spéculé sur la matière, ou soit les sensations. Par-là, nous avons découvert un premier pouvoir de la conscience, en somme, au moyen a) de l'explication de conditions déterminées empiriquement et b) de la description d'une fonction de la conscience. En outre, le changement des valeurs par la cause développée d'après les considérations de Nietzsche (1900), c'est-à-dire par une certaine révolte des esclaves dont l'effet ne fut autre qu'un amour nouveau et universel, justifia l'antithèse de l'auteur à propos du sens aussi bien du concept *bon* que du concept *mauvais*. Mais depuis, le bonheur n'est resté que représentation pour la morale des esclaves, donc existant

²⁴ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 262.

²⁵ NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm. *La généalogie de la Morale*. 3. éd. Trad. Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France, 1900, p. 34.

²⁶ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 33.

²⁷ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 259.

seulement à sa forme passive, alors que le bonheur pour la morale des puissants continua à montrer son existence sous sa forme active, à savoir la démonstration des valeurs est présentée par des actions réelles. Brentano, sur Kant, permet de mieux cerner cette forme active à travers son opposé. À savoir, le plaisir qui

n'est pas nécessairement lié à la convoitise de l'objet, qui n'est donc pas, au fond, un plaisir qu'on prend à l'existence de l'objet de la représentation, mais qui est *uniquement attaché à la représentation*, ne pourrait donc s'appeler que plaisir contemplatif ou satisfaction inactive.²⁸ (BRENTANO, 2008)

À en croire Nietzsche (1900), les actions des mauvais sont réactions. En effet, si l'auteur propose l'appréciation des valeurs par le sentiment des bons et le ressentiment des mauvais, les réactions de ces derniers sont alors conditionnées par des phénomènes empiriques relatifs au sentiment, puisque la morale des esclaves a « avant tout besoin, pour prendre naissance, d'un monde opposé et extérieur : il lui faut, pour parler physiologiquement, des stimulants extérieurs pour agir son action est foncièrement une réaction ».²⁹ À l'inverse, l'appréciation des valeurs croît et agit, et non pas réagit, de manière spontanée quant à l'autre morale. En définitive, c'est cette dernière qui intéressa la loi morale de Kant (1888), puisqu'il s'agit « d'une connaissance qui peut devenir le fondement de l'existence des objets eux-mêmes et par laquelle la raison, d'un être raisonnable, a de la causalité, c'est-à-dire la raison pure, qui peut être considérée comme un pouvoir déterminant immédiatement la volonté ».³⁰ Mais Kant, bien qu'il ne refuse aucunement la théorie psychologique des qualités premières de la matière, et cela pour le seul motif selon lequel elle lui sert, d'après Brentano (2008), à distinguer le sentiment de la volonté, autrement dit, lorsque la « faculté de désirer comporte une 'relation objective', tandis que le sentiment se rapporte 'simplement au sujet' »,³¹ ou à une relation subjective, déconsidère les sentiments subjectifs, c'est-à-dire une conséquence des lois d'Association. Stuart Mill (1869), encore sur Hamilton, la mentionne à propos de ces sensations, mieux disant, de « la relation sous laquelle nous les considérons [...], c'est leur relation avec la série de sentiment dont elles font partie ».³²

Mais là n'est que le point de vue psychologique sur ces nuances qui adviendraient, à en croire toutes ces considérations, des sentiments et non pas de la volonté. Si bien que le point de vue verbal permet, lorsque soutenu à la fois par Brentano (2008) et Kant (1888), de renvoyer les mots *Bien* et *Mal* à la relation qu'entretient le sentiment subjectif avec le sujet, puisque seules leurs nuances intéressent si nous référons ces deux termes à la langue allemande et d'après la généalogie nietzschéenne de la morale, en somme, des nuances de langage trompeuses psychologiquement. Si donc ces sentiments sont rejetés pour laisser place à ce qui antécède l'acte de la volonté, autrement dit à « la *possibilité morale* de l'action qui doit précéder ; car dans ce cas, ce n'est pas l'objet, mais la loi de la volonté qui en est le principe déterminant »³³ selon Kant et qui semble correspondre à cette force signalée par Brentano, à savoir, « la force que possèdent certains phénomènes d'amour de réaliser les objets auxquels ils s'appliquent est une condition préalable de la volonté ».³⁴ Mais cette condition remise à l'acquis chez ce dernier auteur, c'est-à-dire à l'expérience,

²⁸ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 277.

²⁹ NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm. *La généalogie de la Morale*. 3. éd. Trad. Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France, 1900, p. 50.

³⁰ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 78.

³¹ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 271.

³² STUART MILL, John. *La philosophie de Hamilton*. Trad. Émile Cazelles. Paris : Germer Baillière, 1869, p. 254.

³³ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 101.

³⁴ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 272.

est-ce la même considération chez Kant ou plutôt une connaissance qui tend à la condition innée de l'être ?

5. Considérations finales

Ce qui est immédiatement bon, si c'est à l'expérience d'en juger selon Kant (1888), l'objet de ce qui est bon est alors une connaissance acquise par le monde sensible, au même titre que l'objet de ce qui est « bien serait toujours simplement l'utile (*Nützliche*), et ce à quoi il serait utile devrait toujours résider en dehors de la volonté, dans la sensation ».³⁵ Une telle analogie relative au monde sensible renvoie aux considérations pour la connaissance de la matière. On remarque que les sensations révèlent une représentation partie, entre autres tendances, d'un sentiment du plaisir. Or ou quoi qu'il en soit de la classe du sentiment, l'important n'est pas le sujet, mais l'objet auquel, par exemple, se rapporte le plaisir. Cette importance parce que, nous sommes sous le coup de conditions déterminées empiriquement. Mais ce n'est pas pour autant que nous renvoyons à ces sensations, c'est-à-dire à celles que nous devons aux qualités que dégagent les propriétés physiques des objets effectifs, en sommes, celles composant les groupes de possibilités permanentes de sensations. Le mobile qui permet de l'avancer, c'est Stuart Mill (1869) qui le fournit : les sensations qui « ne semblent pas se rattacher à leur objet d'une manière aussi évidente et aussi saillante que les autres [...]. Tels sont naturellement nos plaisirs et nos peines ».³⁶ Tout bien considérées, ce sont ces sensations qui, de par leur intensité plus élevée que celles relatives aux propriétés des objets effectifs, attirent le sujet non pas sur l'objet du plaisir ou de la peine, mais sur la sensation même que produit l'acte du désir, en d'autres termes, l'acte de la volonté. Si la direction de cette attention fait remarquer l'autonomie de l'action, donc le deuxième pouvoir susmentionné à propos de la conscience, nous pouvons considérer que l'acte du désir, ou du refus, et ce pour intégrer la classe des phénomènes d'amour, ou la classe des phénomènes de haine, sont eux-mêmes des actes d'amour, ou des actes de haine.

Cette conséquence directe que produisent ces phénomènes psychiques, ceux du désir, ou ceux du refus, rend vaine l'intermédiaire de l'objet, donc les conditions déterminées empiriquement. Par conséquent, la relation qu'entretiennent ces phénomènes psychiques avec leur contenu, c'est-à-dire les phénomènes d'amour, ou les phénomènes de haine, et ce comme classe fondamentale et subordonnante, s'accorde avec la méthode de Kant (1888) : « la loi morale détermine et rend possible d'abord le concept du bien »,³⁷ en somme, par la détermination immédiate de la volonté comme principe rationnel ; en les termes de l'auteur. Mais il semble qu'il faille considérer ce principe rationnel comme l'objet d'une connaissance acquise, autrement dit comme ce quelque chose chez Brentano (2008), à savoir si l'acte auquel la volonté se rapporte « est une volonté que quelque chose se produise comme conséquence de cette volonté »,³⁸ cette dernière, révélant l'objet, semble ne pas révéler que la connaissance est innée, puisqu'il faut produire la conséquence. Ce quelque chose, qui révèle que la volonté n'est pas dérivable, veut alors que nous considérions la genèse de la volonté, qui plus est pour le motif soutenu par Kant, c'est-à-dire selon lequel la volonté « est un pouvoir de se faire d'une règle de la raison le motif (*Bewegursache*) d'une action (par laquelle un objet peut être réalisé) ».³⁹ Ce quelque chose est la manière d'agir, qui, pour Kant, représente la maxime de la volonté et toujours subordonnée aux concepts *bon* et *mauvais*, lorsque le rapport se fait avec le principe de la

³⁵ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 103.

³⁶ STUART MILL, John. *La philosophie de Hamilton*. Trad. Émile Cazelles. Paris : Germer Baillière, 1869, p. 255.

³⁷ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 112.

³⁸ BRENTANO, Franz Clemens. *Psychologie du point de vue empirique*. Trad. Maurice de Gandillac. Paris : VRIN, 2008, p. 272.

³⁹ KANT, Emmanuel. *Critique de la raison pratique*. Trad. François Picavet. Paris : Librairie Félix Alcan, 1888, p. 105.

liberté, d'où la liberté de la volonté. Et ce sont ces concepts eux-mêmes qui produisent l'objet, c'est-à-dire la réalité à laquelle ils se rapportent. Si par conséquent la volonté doit être considérée comme ayant de l'intentionnalité, alors, son origine aurait à voir avec une certaine théorie de l'esprit.

Doutorando em Memória, Linguagem e Sociedade (UESB)
E-mail: rudv.bresil@gmail.com

Doutora em Linguística (Unicamp, 2006)
Professora Titular do Departamento de Letras (UESB)
Professora dos PPG's Memória, Linguagem e Sociedade (UESB) e Linguística (UESB)
E-mail: edvaniagsilva@gmail.com